

Regards

Sabine de Ville

Présidente de Culture & Démocratie

Tandis que nous préparions l'édition du *Journal de Culture & Démocratie* n°42, une exposition en cours aux Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique (MRBAB) a suscité notre intérêt et nos interrogations. Cette exposition propose une importante rétrospective de l'œuvre du photographe américain Andres Serrano, connue pour porter sur des sujets forts et souvent dérangeants : la mort violente, la torture, la question du religieux, le sexe. Certaines œuvres ont scandalisé au point de subir des dégradations diverses. L'exposition présente ces photographies vandalisées. Un projet singulier a été conçu en marge de cette rétrospective bruxelloise.

Andres Serrano s'intéresse aux marginaux depuis le début des années 1990. Il leur a consacré plusieurs œuvres dont une série récente de portraits de sans-abris vivant dans les rues de New-York qu'il a dénommée « Residents of New York ». Cette série a été affichée en 2013 dans les couloirs de la station de métro West 4th Street (Greenwich Village) et sur les abribus de la ville.

À la demande de Michel Draguet, directeur des MRBAB, Andres Serrano a conçu le volet bruxellois de ce projet new-yorkais. Au printemps 2015, il sillonne Bruxelles durant une dizaine de jours et autant de nuits à la rencontre des sans-abris. Il en tire une série de portraits baptisée « Denizens of Brussels » qui était présentée dans l'exposition des MRBAB et dans l'espace public (abribus notamment) durant le mois d'avril.

Ces grands portraits ouvrent l'exposition bruxelloise. Chacun(e) des sans-abris se livre à l'objectif du photographe dans un dispositif prévu par celui-ci : une équipe technique très réduite mais présente, une « convention » passée avec la personne qui accepte – ou non – d'entrer dans une démarche de travail et de création et, quand le travail est accompli, une rémunération qui acte matériellement la contribution de la personne au travail de Serrano.

Quel statut pour ces images présentées dans un espace qui ouvre la rétrospective mais en est distinct, sur de grands formats papiers ? Comment les appréhender ? Qu'en dire ? Quel sens peuvent-elles prendre tandis que partout, les inégalités et la pauvreté ne cessent de croître ?

Les photos sont celles d'un grand artiste. Le cadrage, la construction de l'image, le sens de la couleur, l'utilisation du décor urbain – la rue, les encoignures, les abris de carton : tout concourt à donner l'illusion d'une grande proximité avec le réel. Ayant fait l'objet d'un travail manifeste de composition, elles sont pourtant savamment pensées et réalisées. Chacune des personnes photographiées est saisie dans son univers et dans le décor singulier de son âpre quotidien. Couché ou assis, jamais debout. De quoi s'agit-il ? D'un réquisitoire ? D'un plaidoyer ? D'un témoignage ? D'un travail exclusivement plastique ? Serrano affirme faire là ce qu'il fait par ailleurs : « Par l'image, je donne à voir. Je ne juge pas, je ne déclare rien. Je donne à voir. C'est mon job et j'en vis. Je ne suis pas un travailleur social. Je n'ai pas le projet de révolutionner le monde. Je donne à voir. »²

² Dossier de l'exposition mis à disposition par les MRBAB, p.6.

Donner à voir, dans son esthétique propre, la misère qu'engendrent nos sociétés, montrer ces hommes et ces femmes, à New-York ou à Bruxelles, marqués par la pauvreté, la maladie, l'alcool et les violences, c'est dire le monde. Le « donner à voir sans discours » de Serrano est bien un discours.

Deux lectures de ce travail nous semblent possibles : ces images, par le processus qui les a fait advenir et par leur qualité, rendent une dignité à ceux et celles qui ont accepté de participer à l'aventure. Même s'il n'y a aucune réponse concrète à espérer de cette série de photographie car sauf hasard heureux, ces sans-abri ne changeront probablement pas de vie, il y a désormais dans leur histoire personnelle une rencontre avec un photographe important, le temps d'une création consentie et l'œuvre réalisée. Ce n'est pas un abri, ce n'est pas la fin de l'errance mais ce n'est pas rien.

Une autre lecture plus critique dirait de ces images qu'elles construisent un stéréotype d'homme ou de femme de la rue, un archétype qui les enferme chacun(e) dans ce modèle et ne les définit que par leur extrême pauvreté. Car ces photographies disent surtout la dureté d'une vie dans la rue. La présentation de ces images dans un lieu muséal, net et propre, interpelle. Leur installation dans l'espace public nous semble, à cet égard, davantage pertinente. Alors, instrumentalisation, même involontaire, de la misère par un artiste confirmé ou travail plastique cohérent au regard d'une œuvre qui ne cesse d'interroger, à sa manière, les zones de fracture du monde contemporain ? Chaque spectateur/spectatrice, chaque citoyen/citoyenne se fera sa propre opinion³.

Beaucoup de créateurs s'emparent de la question de la pauvreté, suscitant adhésion et/ou interrogations. Nous songeons au photographe brésilien Sebastião Salgado dont l'œuvre, internationalement reconnue, évoque dans des images très étudiées le travail dans des conditions extrêmes des mineurs dans une mine d'or à ciel ouvert du Brésil, la douleur des exilés dans les camps de réfugiés partout où la guerre les sème, celle des « damnés de la terre » à travers le monde. La puissance formelle du travail de Salgado lui a attiré des reproches. Pour d'aucuns, esthétiser à ce point la misère humaine ne peut faire sens. Pour d'autres au contraire, la puissance des images et leur beauté voulue par Sebastião Salgado leur donne une intensité et une pertinence décuplées.

Salgado revendique par ailleurs depuis longtemps un engagement fort pour la défense de ces populations opprimées comme, du reste, pour les minorités ethniques en danger et, avec une grande vigueur, pour l'écologie⁴.

D'autres traitent la question de la pauvreté dans une perspective claire de témoignage et même de réquisitoire. On songe à Dorothea Lange (1865-1965)⁵ et à ses images sans concession de la grande dépression aux États-Unis. On songe aussi à Henri Storck (1907-1999) dont le film *Misère au Borinage*, réalisé en 1934, fut pensé comme un film de dénonciation et de combat et fit le lit de la création cinématographique engagée en Wallonie⁶.

Plus près de nous et dans une perspective très différente, une exposition organisée en 2015 par le musée de la photographie de Charleroi dans le cadre de Mons capitale européenne de

³ L'exposition se tient au Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique jusqu'au 21 août 2016.

⁴ On se reportera au film *Le Sel de la terre* documentaire de Wim Wenders et Juliano Ribeiro Salgado, 2014, 1h49. Voir aussi le site de l'Institut TERRA fondé au Brésil par Sebastião Salgado et son épouse, en 1998.

⁵ www.universalis.fr/encyclopedie/dorothea-lange

⁶ fondshenristorck.be

la culture montrait le travail de Stephan Vanfleteren, cinquième photographe investi par ce musée, de la mission de rendre compte de son regard sur la ville. L'exposition *Charleroi. Il est clair que le gris est noir mais Charleroi sera blanc, un jour*, montre les gens d'une ville qu'il connaît et qu'il aime, et ses paysages. Il n'est pas question de pauvreté, il est question de rendre compte par l'image, de mois de rencontres et de liens tissés. Pas d'images volées, chacune d'entre elles est le produit d'une véritable rencontre. Ces remarquables photographies en noir et blanc montrent une agglomération vivante, chaleureuse, diverse et marquée, comme bien d'autres, par les secousses économiques. La pauvreté affleure et marque çà et là les corps et les visages mais elle est une composante parmi d'autres de la réalité du lieu. Là où l'image de Serrano inscrit chacun(e) dans un archétype, là où Salgado mêle des images – somptueuses – de foules, de portraits et de nature, privilégiant le lyrisme, Stephan Vanfleteren restitue dans des photographies de très grande qualité ce qui fait vivre la population d'une ville, fût-elle plus marquée que d'autres par les difficultés économiques et sociales : liens et convivialité, rudesse et douleur, plaisir et fantaisie⁷.

Il n'y a pas de vérité en photographie, pas plus qu'au cinéma. Il y a des regards et des récits singuliers. Et une fiction, toujours. La nécessité de ces œuvres et de ces propositions différentes vient de ce qu'elles nous disent du monde autre chose, autrement. Loin du regard des sociologues, des philosophes, des chercheurs ou des politiques, elles nous interrogent, profondément. Quels que soient le processus de leur production, leur intention, leur forme, leur propos explicite ou implicite, elles aiguissent notre regard et notre réflexion. Elles fondent éventuellement notre action. Une articulation bienvenue entre culture et démocratie. ■

⁷ www.musephoto.be et www.stephanvanfleteren.com.